

*Bull. Acad. Me. Bel. 75, 961 - 978; 1920*

## IV. — LECTURES.

## 1. ÉLOGE du professeur Van Gehuchten; par M. HENRIJEAN. Membre titulaire.

Messieurs, lorsqu'il s'agit de savants de la valeur de celui auquel j'ai eu l'honneur de succéder, le devoir d'obéir à la tradition académique et de rappeler la vie et d'analyser les travaux de celui qui illustra notre Compagnie se fait plus impérieux.

Van Gehuchten honora non seulement l'Académie mais le pays tout entier. Il est de ceux dont il a le droit d'être fier.

En m'efforçant de vous résumer son œuvre et en vous parlant de sa vie, j'ai à m'excuser de mon insuffisance et à réclamer toute votre indulgence pour ma bonne volonté.

Il y a, dans les circonstances qui ont mis un professeur de Liège en situation de parler d'un maître flamand, une coïncidence propre à garantir la sincérité de l'éloge et son impartialité et à montrer aux hommes, aux politiciens notamment, (si tant est que les paroles prononcées dans ce milieu franchissent la froide barrière de ses murs de marbre) que nous sommes au-dessus de leurs ordinaires raisons de dispute et de controverse. Ils pourront ainsi continuer à croire avec la plupart des hommes que dans la région de la science, vos âmes apaisées et savantes demeurent impassibles et droites au dessus des flots agités par la passion et les intérêts. — Il en est d'ailleurs souvent ainsi, plus souvent peut-être qu'on ne le croit ici même.

L'éloge académique d'un savant de la taille de Van Gehuchten, ne peut être simplement la fumée de l'encens que l'on brûle devant le cénotaphe élevé à la gloire des héros débonnaires ou des grands hommes d'une petite

patric. Il doit être l'hommage pieux de ceux qui, ayant compris l'homme et apprécié son œuvre, pensent à le donner en exemple et à l'honorer.

Guy Patin dit quelque part : « Socrate et un autre philosophe dans Élien se consolèrent en mourant qu'ils verraient en l'autre monde d'honnêtes gens, des philosophes, des poètes, des médecins. Je suis, disait-il du même sentiment. Si je puis rencontrer Cicéron, Virgile, Aristote, Platon, Juvénal, Galien, Fernel, Simon, Nicolas Pietre et MM. Moreau et Riolan ; je ne serai point en mauvaise compagnie. Il y aura de quoi me consoler... »

Nous nous consolerions de ne point rencontrer dans l'Éden, MM. Riolan et Moreau que tenait en si haute estime le premier médecin du Roi, car leur renommée n'est point parvenue jusqu'à nous. Leur gloire éphémère, débonnaire et tranquille est quelquefois celle des académiciens communément solennels et temporairement éminents. Et l'éloge conventionnel et classique de ces sages est d'ordinaire l'épigraphe obligatoire d'une vie laborieuse et le couronnement ordinaire et prévu des savants officiels.

Tel ne peut être celui de Van Gehuchten : aussi ma crainte est-elle sincère de n'être pas, malgré mes désirs et mes efforts, à la hauteur de ma tâche.

Arthur Van Gehuchten naquit à Anvers le 20 avril 1861, dans la grande cité flamande dont l'histoire altière met dans l'âme de ses fils une fierté légitime et une noble ambition. Fierté parfois inquiète et hautaine, souvent distante et sur la défensive, fierté des nobles orgueilleux ou des incompris, des petits peuples obstinés, ambitieux et tenaces, rivés au sol, doutant de la puissance de leurs ailes.

Van Gehuchten avait au cœur l'amour ardent de la terre natale, le sentiment élevé et noble de sa valeur, le respect et l'amour du travail. Il œuvra avec une admirable patience et à nul, mieux qu'à lui ne s'applique le mot de Franklin : « Le génie c'est la patience. » Aussi ne faut-t-il pas rechercher dans des circonstances romanesques ou des prédispositions natives, providentielles et mystérieuses, l'origine d'une vocation et la source d'un savoir

est positif que celui de Van Gehuchten. Il fut simple et noblement un grand patient.

Sans doute, le temps mettra, comme sur toutes choses, son empreinte sur cette figure; il en effacera les contours comme il efface et adoucit ceux des statues, et une image de poésie et de légende naîtra peut-être dans l'histoire, comme se forment et naissent aux façades des vieux monuments les figures adoucies et légères quand le temps a effacé les angles, fondu, patiné et harmonisé les ensemble.

L'histoire, comme l'art, embellit et transforme les choses à gré des historiens. Elle nous fait voir sous un jour nouveau les événements et nous révèle les beautés insoupçonnées et les richesses cachées. Et il est bon qu'il en soit ainsi, même en science, puisqu'ainsi les choses sont embellies et les esprits favorablement exaltés.

Van Gehuchten racontait lui-même avec grande bonhomie comment il fut amené à étudier la structure du système nerveux. « Je crois, disait-il avec simplicité, que j'ai fait cela un jour, par hasard comme se font plus ou moins par hasard toutes les recherches de laboratoire.

« Le point de départ de mes recherches est un pur hasard et peut-être est-ce simplement la chance d'avoir réussi dans mes premières tentatives qui a influencé la suite de mes recherches. »

La légende aura raison de cette sincérité; le tragique de cette vie de savant contribuera certainement à mettre sur cette figure la poésie impressionnante et sombre qui lui donnera la grandeur et la signification d'un symbole.

Déjà, on ne peut s'empêcher de rapprocher ces deux hommes : Vésale et Van Gehuchten qui sont la gloire de l'école anatomique de la vieille université : le temps les rapprochera plus encore.

La naissance de Van Gehuchten ne fut point marquée, comme celle de Vésale, par les impressionnantes circonstances dans lesquelles les poètes et même les savants trouvent des coïncidences prophétiques et de mystérieuses et troublantes influences. L'ombre du Galgenberg avec le triste balancement des pendus et le charnier au pied du

gibet n'éveillèrent point chez lui la vocation de l'anatomie, comme il advint, croit-on, pour le maître bruxellois. Sa naissance ne le vouait nullement à la dissection patiente du système nerveux pas plus qu'à la recherche du trajet des fibres dans l'inextricable dédale de leur enchevêtrement.

Van Gehuchten œuvra patiemment, obstinément, religieusement pourrait-on dire, car il accomplit sa tâche quotidienne, dans son laboratoire, comme le moine pieux étudie dans le calme de sa cellule les textes savants et les précieux manuscrits. Et son œuvre toute de minutie, de précision et de détails s'harmonise si singulièrement avec le calme monastique de la paisible cité des séminaires que l'on trouve, en y réfléchissant, moins d'anachronisme entre les recherches modernes de fine anatomie et les locaux gothiques et désuets où ils furent exécutés. Le vieil amphithéâtre de l'Institut Vésale apparaît presque comme le cadre approprié aux travaux de bénédictin de ce patient explorateur du système nerveux.

La vie de Van Gehuchten, dont la fin fut d'un tragique douloureux, fut d'une émouvante simplicité. Il accomplit avec la sérénité d'une âme droite la mission qu'il s'était assignée.

Il commençait, même aux durs jours d'hiver, ses leçons aux primes heures ; quand elles étaient terminées, il accomplissait au laboratoire sa tâche quotidienne et ne le quittait que beaucoup après-midi. Chaque jour, il faisait, avant de se remettre au travail, une promenade avec un chanoine ami et les bourgeois de Louvain auraient pu, à ce moment, régler leurs montres, comme le faisaient ceux de Königsberg, en voyant passer Kant. Les deux péripatéticiens, devisant dans le calme monastique de la cité savante, échangeaient sans doute des propos optimistes et bienveillants et peut-être aussi quelquefois les confidences et les aspirations de leurs âmes de communiers flamands indépendants et obstinés. Il rentrait ensuite au laboratoire où il travaillait jusqu'au soir pour y revenir encore parfois jusque bien avant dans la nuit. Il chantonnait souvent en travaillant et ce chant du savant c'était son âme native

qui s'éveillait à côté de son âme de penseur et de savant. Ce chant était celui de la mer apporté par le vent du large, c'étaient les esprits de la terre et des eaux berçant dans son rêve le patient ouvrier.

Van Gehuchten croyait avec les vrais savants que les laboratoires ne sont pas érigés exclusivement pour inventer et découvrir des choses nouvelles; mais encore et surtout pour approfondir, scruter celles qui sont connues et préparer les chemins pour les explorations futures. Aussi, comme l'artisan du moyen-âge qui sculptait avec amour, dans la pierre dure, la feuille découpée d'un chapiteau, la nervure dentelée d'une voûte ou la chimère grimaçante d'une gargouille, sans se soucier si son œuvre brillerait au soleil dans les splendeurs du portail ou dormirait dans l'ombre épaisse d'une chapelle, Van Gehuchten peinait en songeant seulement à la beauté de l'œuvre et, comme le moine anonyme qui, dans sa cellule silencieuse et recueillie, met pour la joie des siècles futurs les ors purs et les couleurs vives aux pages des missels, il scruta pour le bien des générations de l'avenir, avec une patience rare, l'impénétrable réseau des voies nerveuses et la fine structure des cellules où s'élaborent la pensée et où naissent les sensations; cherchant avec la conscience sévère du savant et la foi du croyant les fils conducteurs dans ce troublant dédale.

Ces deux grandes figures, Vésale et Van Gehuchten ont d'impressionnantes ressemblances. Les vieilles rues de Louvain ont vu passer ces deux hommes qui se sont également penchés sur le corps humain pour demander à la matière les secrets de la vie et ceux de la pensée. Et la légende qui entoure la vie d'André Vésale est peut-être moins poignante que la réalité tragique de celle du savant d'aujourd'hui. Sans doute, Van Gehuchten n'était pas à Louvain, à l'heure sinistre de l'invasion; et il ne fut témoin ni des crimes odieux ni des incendies criminels allumés par les barbares; mais il sentit, aux portes de l'exil qui avait commencé pour lui, dès ce moment, l'angoisse terrible et comme le pressentiment de l'irréparable désastre qui le menaçait.

Il était alors au bord de la mer et l'écho d'un drame qui ne pouvait être grossi par l'imagination la plus romanesque, dut cruellement bouleverser son âme pacifique, droite et compatissante.

Aux récits troublants de ceux qui fuyaient devant les crimes de l'invasion il dut voir, dans une vision d'enfer, les Halles universitaires, la vieille bibliothèque, en proie aux flammes et, dans les salles aux boiseries rares et précieuses sinistrement éclairées, les incunables uniques, les éditions rares et les manuscrits précieux se tordre comme s'ils souffraient la torture du bûcher, avant de se consumer et de disparaître réduits en cendre avec l'ivoire des vieux missels, le cuir fauve des grands in-folios et les reliures armoriées des précieux livres d'heures. Et tristement, avec le poète, il dut se dire :

Quoi, la Bibliothèque Arche ou l'aube se lève  
 Insoudable A B C de l'Idéal où rêve  
 Accoudé le progrès ce liseur éternel,  
 Porte éclatante ouverte au fond du noir tunnel,  
 Grange où l'esprit de l'homme a mis sa gerbe immense  
 Dans le passé, leçon qui s'appelle l'avenir,  
 Dans ce qui commence pour ne jamais finir,  
 Dans les poètes ? Quoi dans le gouffre des bibles  
 Dans le divin monceau des Eschyle terribles  
 . . . . .  
 Tu jettes, misérable, une torche enflammée  
 De tout l'esprit humain, tu fais de la fumée ?

C'était cependant l'horrible réalité. Nous revivions les temps fabuleux de l'invasion espagnole et des crimes sans nombre et aussi odieux allaient être commis au nom d'un empereur imbécile et d'un peuple savant par des hordes sauvages de soldats avinés, obéissants et serviles.

Il apprit, avec quelle angoisse ? que le fruit de son long labeur avait fondu comme neige au soleil dans les flammes ardentes du bûcher impie.

Comme Omar jadis, l'impérial avorton avait détruit la Bibliothèque, ce symbole, et avec elle une grande par-

tie de la ville savante ; sur les ruines fumantes de la cité des livres, les poètes pouvaient voir les fantômes en pleurs, mais ils ne pouvaient plus entendre ni le bruit des controverses savantes, ni la clameur passionnée des tribuns, ni le chant des troubadours ou des aèdes, ni la leçon féconde des maîtres érudits. Le premier crime contre la civilisation était accompli par ce peuple de savants inintelligents et féroces.

Van Gehuchten dut fuir devant les hordes ennemies. Il se réfugia dans l'« Ile Inconnue » où son renom le fit accueillir avec un empressement d'autant plus grand que l'angoisse était au cœur des hommes, car la peur les talonnait encore ; elle est souvent, nous le savons, source d'indulgence et raison de piété. Il fut reçu avec des paroles de réconfort et des éloges d'admiration pour ses courageux et nobles compatriotes. Depuis le vent a emporté, comme feuilles légères de traités, ces louanges sincères et les promesses convaincues des premières heures : le souvenir des proclamations enthousiastes tombées du haut des tribunes, dans des parlements honorables, nous reste comme il lui serait sans doute demeuré. Il crut à ces paroles, car il était croyant, simple et droit. La désillusion l'a-t-elle frappé ? Nous ne le saurons jamais, la tombe garde son secret.

Durant l'exil qui lui pesait douloureusement, sa pensée dut souvent le ramener au foyer natal et à la chère université qu'il avait abandonnée. Le souvenir de Vésale dut parfois s'imposer à ses méditations douloureuses et peut-être songea-t-il alors avec amertume au vieux maître qui avait jeté lui-même au feu les précieux manuscrits, toute la moisson de sa vie laborieuse, tandis que les Germains avaient brûlé le fruit de ses méditations et de ses veilles.

Comme Vésale qui avait quitté Louvain où il comptait des ennemis puissants (et parmi eux le Cardinal Granvelle), Van Gehuchten avait fui devant les ennemis de son pays, mais il avait conservé l'amitié du prince de l'Église qui s'illustra durant la guerre : le cardinal Mercier l'honorait, en effet, de son amitié. Et peut-être le prélat et le savant se sont-ils penchés sur le même

microscope pour lui demander des lumières sur le mystère des fonctions nerveuses et sur ceux de la pensée.

Tous deux, Vésale et Van Gehuchten, ont vu une robe cardinalice passer dans leur vie, mais Vésale, représentant de la science expérimentale naissante, luttant contre les théologiens auxquels Louvain était demeurée fidèle, avait Granvelle pour ennemi, car il proclamait hautement ses doctrines et sa sympathie allait vers ceux dont la « fermentation intellectuelle » préparait les grandes luttes futures, bien plus que vers ceux qui restaient fidèles à l'Eglise et aux dogmes, tandis que Van Gehuchten plus calme ou plus sage n'eut pas à lutter. D'ailleurs, s'il est des siècles où il est dangereux pour les esprits d'être à l'avant-garde, il en est heureusement où l'on peut sans rien craindre marcher en tête ou demeurer à l'arrière. Granvelle combattit Vésale et lui témoigna des sentiments hostiles en raison de l'autorité intransigeante des doctrines. Le grand prélat moderne, psychologue tolérant et plus près de la science, étudiait volontiers avec Van Gehuchten, alors son collègue, le système nerveux : avec lui, il scruta les organes de la pensée et du sentiment cherchant peut-être à rattacher sa philosophie et ses croyances aux faits incontestables établis par la science.

Le destin eût été en cela plus clément à Van Gehuchten, si l'orgueil des Allemands, la tyrannie de leurs doctrines économiques et sociales, l'autorité féroce de ce peuple endormi dans la conception féodale des sociétés, n'avaient, abusant d'une formidable puissance militaire, tenté d'opprimer les peuples d'Europe plus odieusement que ne le firent jamais les tyrans laïques ou religieux durant les siècles passés. Si Vésale peina à une époque où la liberté était encore enchaînée, s'il souffrait en présentant les troubles qui menaçaient les peuples, Van Gehuchten fut le témoin du plus effroyable des cataclysmes déchaînés, au nom de principes surannés et désuets, par les hommes d'une caste puissante mais arriérée qui redoutaient pour eux-mêmes un avenir plein de menaces. Il put voir que ce n'était pas seulement au XVI<sup>e</sup> siècle qu'il était



dangereux de vouloir la liberté et de travailler au progrès et à l'affranchissement des peuples.

Il n'est pas jusqu'aux méthodes et aux conditions matérielles de travail des deux maîtres qui n'aient d'étranges analogies. On songe, en les étudiant, à l'influence des milieux et à l'adaptation du système nerveux à une fonction, c'est-à-dire à une transformation du même ordre que celle qui s'observe dans d'autres systèmes sous l'action des causes mécaniques et des conditions de vie qui les déterminent. Peut-être le jour viendra-t-il où les savantes études du système nerveux, complétant celles de Van Gehuchten, nous dirons le secret de ces troublants problèmes...

Dans sa remarquable étude sur Vésale, M. Heger nous montre Le Titien, Johannes Stephanus Calcar et A. Vésale collaborant à l'érection de la « *De Humani Corporis Fabrica.* » L'œuvre de Van Gehuchten est, à certains égards, une mise au point iconographique de la structure du système nerveux à laquelle, pour sa part, il collabora activement.

On pourrait rapprocher les recherches de Vésale sur le squelette, de celles de Van Gehuchten en montrant l'un montant le squelette, l'autre construisant le schéma des voies nerveuses et dessinant leur trajet compliqué. Mais aujourd'hui ce n'est pas seulement une trinité de grands noms qu'il faut associer pour cette œuvre compliquée et précise; une pléiade de savants et de chercheurs : Ramon y Cajal, Golgi, Waldeyer, Apathy, Nissl, Koelliker, Van Gehuchten, Bethe, Waller et combien d'autres encore y ont collaboré.

Les temps sont changés, les natures douées, énergiques et passionnées ne sont plus seules à se vouer à l'étude.

La lumière quitte les sommets, les masses en sont éclairées, les chercheurs sont légion. Et nombreux sont ceux qui apportent les pierres taillées et les matériaux rares, nécessaires à l'érection du monument définitif dont le plan grandiose dessiné par les maîtres sollicite le concours d'un grand nombre d'artisans experts et patients. Mais Van Gehuchten ne fut pas un simple ouvrier et son œuvre est celle d'un collaborateur savant, d'un maître

parmi les maîtres. Il suffit pour s'en convaincre de constater combien son nom est souvent rappelé dans les discours que prononcèrent Golgi et Ramon y Cajal lors de la remise du prix Nobel en 1906. On dirait que les vainqueurs généreux de cetournoi scientifique mettent un peu des lauriers qu'ils ont conquis au front d'un concurrent oublié et digne d'eux.

L'histoire de la physiologie et de l'anatomie du système nerveux est singulièrement suggestive. Elle est particulièrement impressionnante, lorsqu'elle nous montre l'homme scrutant le mystère des fonctions psychiques et sensorielles considérées si longtemps comme intangibles et insolubles. Mais aujourd'hui les découvertes de la science dans tous les domaines sont d'une si étonnante splendeur qu'elles justifient toutes les audaces et excusent toutes les témérités.

Car, lorsqu'on se reporte à l'histoire des iatrophysiciens et des iatrochimistes modernes, celle qui remonte à quelques années à peine semble si élémentaire et si lointaine qu'on se prend, à la lumière des découvertes actuelles, à penser que le moment est proche où les problèmes psychologiques eux-mêmes nous seront expliqués par elles.

Le microscope, les méthodes nouvelles de coloration nous ont fait comprendre la structure des éléments nerveux et éclairé la complexité de l'axe cérébro-spinal. En considérant les progrès de la physiologie du système nerveux, ceux de sa pathologie, on peut aisément se convaincre, qu'étroitement liés à l'anatomie macroscopique, ils le sont plus encore à l'anatomie microscopique. Et que, ainsi que les progrès de la chimie et de la physique étaient liés à la théorie atomique, à celle des valences et aux lois que la balance étudie, les uns et les autres, affranchis, pourrait-on dire, par la connaissance plus approfondie de la matière, par celle de la constitution des éléments, ont pénétré plus intimement la constitution même de l'atome et celle des êtres vivants, se rapprochant ainsi des impondérables et des phénomènes psychiques.

La science étudia les fonctions avant de connaître le

substratum dans lequel elles s'accomplissent. Elle en connut les altérations avant d'en pénétrer la texture.

Frappé par l'altération des fonctions psychiques, sensorielles ou motrices, l'homme avait depuis longtemps pressenti les localisations cérébrales fixant, avec Archigène, l'imagination dans la partie antérieure, l'intelligence dans la partie moyenne, la mémoire dans la partie postérieure du cerveau; plaçant l'âme dans le cerveau avec Hippocrate, y localisant les facultés morales avec Galien.

Ces localisations macroscopiques, pourrait-on dire, apparaissent comme l'ébauche des systèmes simplistes éphémères imaginés plus tard. Ce n'est qu'au début du XIX<sup>e</sup> siècle que les centres nerveux véritables furent découverts. La science expérimentale et l'anatomie pathologique localisèrent avec précision la cause de certains troubles et les centres de certaines fonctions. Puis elles montrèrent la complexité des centres découverts, dissociant les fonctions que l'on croyait simples, faisant la dissection microscopique fonctionnelle de ce qui était considéré jadis dans son ensemble.

Rien de plus frappant à cet égard que cette dissection minutieuse des centres du langage.

Cette précision dans l'analyse, cette minutie dans la localisation se retrouvent dans l'étude macroscopique et microscopique du système nerveux et Van Gehuchten est de ceux qui contribuèrent à éclairer quelques-uns des points obscurs de ces délicates et difficiles recherches.

L'étude microscopique du système nerveux avait établi qu'il se compose de cellules et de nerfs que l'on croyait être de fins tubes, le tout réuni, agglutiné par une substance intermédiaire, la névroglie. On reconnut bientôt que les nerfs sont formés d'un cylindre-axe entouré de myéline et renfermé dans une gaine (gaine de Schwann), la structure tubulaire n'existant pas. Les cellules nerveuses de dimensions variables présentent des prolongements d'aspect et vraisemblablement de signification différents. (Prolongements de Deiters, réseau de Gerlach.)

On établit la dépendance des prolongements cellulaires

et des nerfs en observant la dégénérescence de ces derniers après la section. (Dégénérescence Wallerienne.)

Et la physiologie expérimentale permit de déterminer avec exactitude la relation des nerfs avec les organes aussi bien que le trajet probable des fibres dans la moelle et dans le cerveau.

L'examen plus attentif, l'analyse plus délicate des centres psychomoteurs cérébraux révéla à Meynert l'existence d'éléments différents disposés en cinq couches; Golgi les réduisit à trois, tandis que Ramon y Cajal en comptait quatre. Jusqu'alors on admettait que toutes les cellules se continuaient en deux espèces de prolongements, l'un en relation directe avec le réseau de Gerlach, l'autre appelé prolongement de Deiters, après s'être entouré d'une gaine de myéline se prolongeait dans le nerf. Les recherches de Golgi, de Ramon y Cajal, de Van Gehuchten et de beaucoup d'autres ont pénétré plus avant dans la texture de la cellule nerveuse et dans la constitution intime de ses éléments. Le rôle dans ce domaine du savant que l'Académie a perdu fut marquant.

Dès 1891, Waldeyer avait admis que l'élément nerveux est constitué par une cellule, le neurone, dont les prolongements sont de deux espèces, les uns, cellulipèdes, les autres cellulifuges. Ils correspondent à ceux que d'autres auteurs appelaient prolongements centripèdes et prolongements centrifuges. Les recherches de Van Gehuchten ont éclairé cette question qui offre toutefois encore bien des obscurités. Waldeyer considérait que le système nerveux est formé d'innombrables unités nerveuses, entre elles anatomiquement et génétiquement indépendantes. Chaque unité nerveuse se compose de trois parties : de la cellule, de la fibre, de la ramification terminale. Cette manière de voir fut confirmée par les recherches de Van Gehuchten grâce à l'emploi méthodique de la méthode de coloration des éléments nerveux par les sels d'argent, méthode imaginée par Golgi, et par celle de Nissl, au bleu de méthylène.

Les champs d'exploration, ouverts par certaines découvertes, attirent les chercheurs de vérité et les chasseurs

de rêve, car la moisson y est abondante si même elle n'est pas toujours aisée. Van Gehuchten étudia patiemment la structure du système nerveux, celle de la cellule nerveuse : l'examen de la marche des impressions dans les organes sensoriels : rétine, bulbe olfactif, ganglion sensitif, moelle, lui montrèrent que les expansions protoplasmiques sont non seulement conductrices mais que ce mouvement est cellulipède, axipède, centripède dans les prolongements tandis qu'il est centrifuge, axifuge dans les axones. C'est la polarisation dynamique des neurones défendue par Van Gehuchten dont Ramon y Capal dit : « Cette formule de la polarisation dynamique des neurones, créée il y a longtemps par Van Gehuchten et nous comme induction tirée de nombreux faits morphologiques, n'est pas en contradiction avec les nouvelles recherches sur la constitution du protoplasme nerveux. Nous verrons, en effet, ajoute le savant neurologue, que la charpente neurofibrillaire constitue un reticulum continu depuis les dendrites et le corps cellulaire jusqu'à l'axon et sa terminaison périphérique. »

Cette découverte du neurone a tellement retenu les savants que Camillio Golgi pouvait dire en 1906 à Stockholm, lors de la remise du prix Nobel :

« Il peut paraître singulier que, tandis que je me suis toujours déclaré contraire à la doctrine du neurone, tout en reconnaissant que c'est justement dans mes études qu'il faut en rechercher le point de départ, j'ai choisi comme sujet de cette conférence la question du neurone. Malgré les indices de décadence, ce thème est toujours très important, bien plus, il est de pleine actualité car les physiologistes, les anatomistes, les pathologistes sont, en grande majorité, liés à l'idée du neurone et aucun clinicien ne se croirait assez moderne s'il n'acceptait ces idées comme des articles de foi. » On peut répéter aujourd'hui les mêmes paroles. Ce n'est pas le lieu de m'étendre davantage sur cette question.

Le nom de Van Gehuchten est lié à un grand nombre de découvertes relatives à la constitution du système nerveux. C'est ainsi qu'il publia une série de travaux sur le bulbe olfactif, sur la structure des globes optiques, sur l'innervation

des poils, sur les cellules nerveuses du sympathique, sur les ganglions cérébro-spinaux, sur l'anatomie pathologique de la rage, sur l'origine réelle des nerfs moteurs et la terminaison des nerfs sensitifs dans les centres ; il étudia les voies nerveuses centrales acoustique et olfactive, le pédoncule cérébelleux supérieur, le faisceau cérébelleux moyen ; les fibres inhibitives du cœur qui dépendent du pneumogastrique et non du spinal comme on le croyait alors. Il étudia encore la pathogénie de la maladie de Little, les phénomènes de la compression médullaire et de la section. Il distingua entre les réflexes cutanés inférieurs les réflexes tendineux et les réflexes corticaux ou cutanés supérieurs dissociant ainsi ce qui était réuni sous le titre général de réflexes, aussi bien que l'on avait dissocié les troubles du langage montrant ainsi la multiplicité de centres et préparant les chemins pour l'étude approfondie des fonctions cérébro-médullaires, de la suppléance des fonctions de la régénération des centres, etc...

La liste considérable de ses publications montre combien variées sont les questions étudiées par Van Gehuchten. C'est ainsi qu'il contribua encore à établir avec Kölliker, Lenhossek, Eddinger la continuité de la charpente neuro-fibrillaire dont parle Ramon y Cajal ; il contribua également à déterminer la nature des connexions des racines sensitive de la moelle. En poursuivant les axons des neurones de la couche ganglionnaire le long du nerf optique Ramon trouva, dans le cerveau moyen et le cerveau intermédiaire, une troisième articulation sensitive de la moelle. Van Gehuchten, Koelliker, Sava la trouvèrent également. Van Gehuchten avec Donaggio, Marinesco, Rétzius, etc., a vu également que la charpente neuro-fibrillaire des vertébrés n'est pas composée, comme Bethe l'avait cru, par le mélange et l'entrecroisement d'un grand nombre de conducteurs indépendants, mais au contraire d'un réseau continu dans lequel paraissent différenciées certaines travées longues, grosses, (filaments primaires) et d'autres courtes et minces (filaments secondaires).

Mais Van Gehuchten ne fut pas seulement un travailleur patient, un infatigable chercheur ; ce fut aussi un maître

tre remarquable et un professeur de haute valeur envisageant sa mission avec le sentiment très grand de son devoir et la conscience claire des obligations qu'il lui imposait.

Il était d'ailleurs remarquablement doué pour remplir cette mission. Il sut mettre les progrès modernes au service de sa didactique, employant un des premiers pour son enseignement les projections cinématographiques si propres à montrer le mouvement, à le décomposer et à l'interpréter.

Son *Traité d'anatomie du système nerveux* de l'homme est devenu classique, quatre éditions en furent rapidement épuisées; l'incendie de Louvain a consumé les bonnes feuilles d'une cinquième édition et celles d'un *Manuel de Pathologie nerveuse* appelé au même succès que ses autres livres d'enseignement : *Les centres nerveux cérébro-spinaux* et le *Cours d'Anatomie humaine systématique*. *Les maladies nerveuses* viennent d'être publiées par les soins pieux d'un fils dépositaire de la pensée paternelle. Avec les matériaux sauvés des flammes impies, il a élevé un dernier monument à celui qu'il a perdu, en exécutant ses dernières volontés et en donnant au monde son testament scientifique. Si ces pages du maître étaient tombées aux mains des barbares peut-être les auraient-ils publiées en se glorifiant de les avoir arrachées au désastre aussi bien qu'ils se sont fait gloire d'avoir sauvé l'hôtel-de-ville, cette châtisse, de l'incendie qu'ils avaient allumé.

L'œuvre posthume a l'honnêteté scrupuleuse de toutes les œuvres de Van Gehuchten. Elle est complète et d'une clarté singulière. Les riches matériaux classés avec une soigneuse minutie et une science profonde font de l'ouvrage un traité appelé à devenir rapidement classique aussi bien que les autres œuvres didactiques de Van Gehuchten. Elle honore le maître disparu aussi bien que le fils que sa piété filiale a fait digne de lui.

Je dois me limiter, j'ai dit d'ailleurs au commencement de cette étude, combien je me sentais inférieur à ma tâche et je m'en excuse à nouveau : la bibliographie des travaux du savant maître dit toute l'étendue et la diversité de

l'œuvre de Van Gebuchten et montrera plus encore mon insuffisance.

Le souvenir du maître est trop près de nous pour que j'aie à m'étendre sur sa personnalité et la noblesse de son caractère. Sa dignité et sa distinction vous sont trop connues pour que j'aie à m'y arrêter.

Sa fin garde l'empreinte dramatique de l'époque sombre où elle survint : un dernier rapprochement avec celle de Vésale s'impose : Vésale, nous dit Heger (s'appuyant sur Clausius) s'ennuyait en Espagne, il ne parvenait pas à s'acclimater et il aurait aimé revenir au pays, mais il craignait de ne pas obtenir de congé de l'Empereur. Étant devenu malade, il alléguait, pour motiver ce congé, un vœu qu'il avait fait d'aller à Jérusalem. L'Empereur obtempéra à sa demande. Vésale accompagné de sa femme quitta Madrid au mois d'avril, les deux voyageurs se séparèrent à Cette. Vésale, se dirigeant sur Venise et de là à Jérusalem, aurait succombé pendant le voyage de retour alors que le navire venait de jeter l'ancre en vue de l'île de Zante. Il fut enterré dans le voisinage de la ville.

En exil, Van Gehuchten lui aussi regrettait amèrement sa patrie et, comme Vésale, aspirait ardemment à revenir au pays. Pas plus que lui, il ne s'accoutumait dans la cité étrangère. Et son âme impatiente de patriote a dû croire quelquefois, au lendemain de la Marne, à la défaite des barbares ennemis de son pays et peut-être a-t-il, dans les fluctuations des succès et des revers de la lutte immense, entrevu l'heure heureuse du retour. Mais, comme Vésale en vue de Zante, il a vu la rive qu'il ne devait jamais atteindre.

Il mourut en exil, mais entouré de ceux qui l'aimaient, et il s'en est allé, bercé par la vision douce des êtres chers dont la sollicitude attentive et la tendresse angoissée ont mis dans ses yeux, qui se fermaient pour toujours, l'image consolante du milieu familial, la suprême illusion du pays libéré avec la joie dernière de l'ennemi vaincu. Notre pensée va, pieuse, vers celui qui repose en terre étrangère et qui mourut les yeux tournés vers la patrie dont il partageait les souffrances et gardait les espoirs. Après



avoir aperçu la lueur des flammes dans lesquelles s'effondraient les monuments glorieux d'un passé de splendeur, il avait pu voir passer dans le ciel de l'exil les sombres nefs qui semaient l'incendie et la mort sur les cités endormies. La malédiction de ce juste pèse sur les bandits qui hâtèrent sa fin.

Nous garderons fidèlement le souvenir du bon ouvrier qui honora notre Compagnie. Ses souffrances nous dictent notre devoir. Nous n'oublierons pas ceux qui les causèrent, et gravant le nom de Van Gehuchten sur la stèle où nous mettrons ceux de nos martyrs, nous clouons au pilori d'infamie ceux des bandits : général von Boehm, général von Manteuffel, capitaine médecin von Berghausen et lieutenant von Sandt, qui présidèrent en brutes à l'accomplissement du crime contre la civilisation et le droit. Nous nous garderons, comme l'eut fait Van Gehuchten lui-même, d'obéir aux suggestions déshonorantes des grossiers Machiavel d'Outre-Rhin, et suivant les vœux de l'Académie, nous nous éloignerons en les plaignant des malheureux exaltés, intéressés ou mystiques, qui ont la faiblesse ou la lâcheté de les suivre. Nous honorerons celui que nous avons perdu en n'oubliant jamais ceux qui hâtèrent sa fin et qui après sa mort cherchent encore à diviser la patrie qu'il aimait. Gardons notre haine et évitons les honteuses indulgences diplomatiques et les lâches pardons intéressés.

Masoin, lors de la manifestation organisée jadis en l'honneur de Van Gehuchten, le félicitait de la spontanéité avec laquelle les savants étrangers avaient répondu à l'appel des organisateurs.

« La science qui a produit tant de merveilles devient, disait-il, un admirable instrument de fraternité. » Masoin et Van Gehuchten avaient les illusions de leurs âmes droites et généreuses. Ils ne savaient pas que la science ne fait naître la beauté et le génie bienfaisants que dans les âmes hautes. Nous avons vu qu'elle grise les âmes basses et les fait criminelles. Elle y fait pousser le mal aussi bien que les substances fertilisantes font germer l'ivraie à côté du bon grain dans les terres frustes...

Écoutez les voix de ceux que nous pleurons. N'oublions jamais ! Oublier serait faire injure à nos morts ! Au soir tombant, dit le poète pleurant son fils mort en soldat, les villes, les campagnes s'emplissent de voix murmurantes : C'est à nous qu'elles s'adressent. .

Elles nous disent de reprendre le travail pour refaire à la patrie, dont la robe est en haillons, le manteau de pourpre et d'or sous lequel nous cacherons les précieuses reliques pour les montrer aux jours de fête à nos fils devenus grands... (*Applaudissements prolongés.*)